André Léo et la famille Reclus [1]

Il est difficile, en cette seconde moitié du 19e siècle, de parcourir la vie française, et plus particulièrement ses voies sociales, scientifiques, éducatives, sans rencontrer l'un ou l'autre des représentants de la vaste famille Reclus, aussi foisonnante en ses membres que remarquable par leurs nombreux talents. Il faudra, on le verra, peu de temps à André Léo, nouvelle venue à Paris, pour se lier d'amitié avec plusieurs figures, et non des moindres, de cette grande tribu.

Léodile, qui n'a jamais jusqu'alors habité la capitale, vient s'y installer avec son époux, Grégoire Champseix, et leurs fils jumeaux Léo et André, alors que la situation politique permet désormais à son mari de ne plus vivre en exil [2]. Par un recoupement d'informations prises à ses manuscrits inédits et à sa correspondance, on peut dater le début de leur séjour parisien du commencement de l'année 1861 [3].

Au départ, Paris est pour André Léo une ville qu'elle découvre et où elle ne connaît pas grand monde, sinon quelques figures poitevines et des relations de son mari. Elle ne tarde pas, cependant, à s'y faire des amis, et c'est au cours de ces premières années parisiennes que s'établit, dans des circonstances plutôt originales, une proximité entre elle et le noyau parisien du clan Reclus.

La famille Reclus

Les Reclus sont une vieille famille huguenote originaire d'un territoire à cheval sur les deux départements de la Dordogne et de la Gironde, de part et d'autre de la rivière Dordogne. Et l'habitude s'est établie de désigner symboliquement comme le chef-lieu des terres reclusiennes le

1 Ce texte, fil conducteur de la causerie donnée à Lusignan, le 10 mars 2018, lors de l'assemblée générale de l'Association André Léo, est appelé à connaître un développement ultérieur.
☞La référence “Descaves”, suivie d'un nombre, indique qu'il s'agit d'un dossier appartenant au Fonds Descaves de l'Institut international d'histoire sociale, Amsterdam. Elle est habituellement complétée par un second nombre qui renvoie à un cliché de ce dossier tel qu'il est numérisé et accessible en ligne. Par exemple Descaves 476 (cf. note 3, ci-dessous) contient les lettres d'Alexandre Mickiewicz à André Léo ; Descaves 577 / 13 (cf. note 7) renvoie au 13e cliché du dossier des lettres d’Élisa Lemonnier.

2 Typographe et journaliste républicain, Grégoire Champseix s'est vu, suite à des délits de presse, condamner trois fois en cour d'Assises, en mai 1849, à une somme de peines dépassant huit ans. de prison. Prudent, il ne s'est pas présenté aux audiences, et on le trouve dès ce même mois réfugié à Lausanne, où il vit de travaux de journalisme, puis d'enseignement scolaire. Il y a épousé le 20 décembre 1851 Léodile Béra, fraîche émoulue de son Poitou natal. Je suppose que c'est à la suite du décret impérial du 19 décembre 1860, effaçant toutes condamnations et poursuites pour délits de presse, que la famille s'est décidée à rentrer en France.

3 Dans la 4e partie, *La démocratie*, d'un texte inédit intitulé *Notes et impressions, 1870-1871* (Descaves 669 – manuscrit de la main de Benoît Malon, avec des interventions d'André Léo), Léodile note au passage (cliché 24) : “En 1861, en arrivant à Paris, mon plus grand étonnement [...]”. C'est à ma connaissance le seul endroit où elle donne explicitement l'année de la venue à Paris de la famille Champseix, qu'on a parfois voulu faire dépendre de l'amnistie du 16 août 1859, et dater de cette même année, ou, plus souvent, de 1860. Une (relativement) plus grande précision nous est apportée par une lettre d'Alexandre Mickiewicz à André Léo, non datée, mais que l'on peut placer au printemps 1861. Grégoire Champseix prend en charge à Genève, fin 1859 / début 1860, l'administration du journal nouvellement créé, l'*Espérance*, à la demande des deux fondateurs, Armand Lévy, ami et secrétaire bénévole du grand poète et patriote polonais Adam Mickiewicz, et Ladislas, fils aîné du poète.Ils sont eux-mêmes arrivés à Genève accompagnés du second fils d'Adam, Alexandre, alors âgé de 18 ans. Orphelin de ses père et mère depuis 1855, Alexandre va trouver chez les Champseix un nouveau foyer familial, et en Léodile, une seconde mère, et c'est pour lui une grande épreuve de les voir un an plus tard s'en aller à Paris. Commence alors avec André Léo une grande correspondance (Descaves 476, dont nous ne connaissons que les lettres d'Alexandre, celles de Léodile – il le précise lui-même – étant détruites à mesure), qui couvre l'année 1861 et plus d'une moitié de l'année 1862, ensemble précieux, car c'est pratiquement la seule source directe qui nous reste de cette époque. Dans la lettre qui nous intéresse (cliché 03), Alexandre évoque l'arrivée du printemps : “Le temps est superbe maintenant et le jardin a déjà des fleurs. Le vôtre en a-t-il ?”, et plus loin : “Chaque soir les montagnes prennent ces belles teintes rouges et bleues et le lac devient d'un vert admirable – Le beau temps est fort beau par ici. Vous avez quitté Genève quatre mois trop tôt.” Si ces “quatre mois” avant la venue des premières floraisons sont bien une réalité, et non un effet de style, cela situe effectivement le départ des Champseix, et donc leur arrivée à Paris, au tout début de l'année.

bourg de Sainte-Foy-la-Grande, côté Gironde, qui est le lieu de naissance des deux frères Élie et Élisée, celui encore où Élisée contractera sa première union, avec Clarisse Brian, et où plusieurs membres de la famille viendront à l'occasion résider.

La région de Sainte-Foy-la-Grande

Celles et ceux des Reclus qu'André Léo va fréquenter à Paris appartiennent aux branches de la famille issues de deux frères : Jean (1794-1869), inspecteur des écoles de la Gironde, à Bordeaux, et son cadet Jacques (1796-1882), pasteur d'une église libre à Orthez. L'un et l'autre participent d'un courant éducatif appartenant au piétisme tchèque et allemand dit des “Frères Moraves”, à la suite des grandes figures de Jean Hus [4] et du célèbre pédagogue d'origine bohémienne, Jan Amos Comenius [5].

à gauche, la maison familiale des Reclus à Sainte-Foy-la-Grande
(dans la légende, Élie est oublié au profit d'Onésime qui est pourtant né à Orthez)

Jean a consacré sa vie au service de l'enseignement primaire en Gironde, confronté à un redoutable adversaire, le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, qui soupçonne dans son intense activité au service de l'école publique des vues cachées de propagande protestante [6]. Il a eu huit

4 Jan Hus (c. 1371-1415), recteur de l'université de Prague, propagateur en langue tchèque de principes de retour à la simplicité évangélique au moment où l'Europe est plongée dans le Grand Schisme d'Occident. Condamné à mort et brûlé vif lors du concile de Constance.

5 Dans la lignée de Jan Hus, Jan Amos Komenskỳ, *dit* Comenius (1592-1670), a vécu pour enseigner. Il est considéré comme le père de la pédagogie moderne.

6 Il fera sur ce sujet une mise au point, publiée après sa mort : *À mes concitoyens : Justification posthume de J. Reclus, ancien inspecteur des écoles primaires de la Gironde*, Paris, Cusset, 1869 (disponible sur *Gallica*).

enfants, dont seules trois filles atteindront l'âge adulte, Suzanne, épouse d'un proche collaborateur du préfet Haussmann, Benjamin Laurand, et ses deux sœurs cadettes, Noémi et Pauline, que nous allons retrouver.

Jacques, après un début de ministère dans sa région natale, en est venu à rejeter le principe d'un service pastoral rémunéré par l'État. Il va consacrer sa vie à une communauté libre méthodiste, à Castétarbe, faubourg d'Orthez, fonction peu rémunératrice, qui laisse à son épouse, Zéline Trigant (1805-1887). la charge de faire bouillir la marmite.

Son enfance dans une famille aisée de bourgeois anoblis, n'avait sans doute pas préparé cette jeune femme, mariée à 19 ans, à la triple tâche qu'elle va savoir mener de main de maître : assurer la subsistance familiale par l'ouverture d'une école de filles à laquelle elle joindra plus tard un internat ; gérer la succession de dix-sept grossesses, dont quatorze iront à terme ; élever cette nombreuse nichée dont onze enfants, six filles et cinq garçons, atteindront l'âge adulte.

Difficile de dire quels sont, dans cette féconde fratrie, ceux que Léodile a ou n'a pas connus. Les deux axes de ses liens avec la descendance du pasteur d'Orthez, ce sont ses deux fils aînés, Jean Pierre Michel, *dit* Élie (1827-1904) et Jacques Élisée, *dit* Élisée (1830-1905), dont les prénoms usuels illustrent la fantaisie qui règne souvent sur ce point dans la famille Reclus. Élevés et instruits dans la perspective de devenir à leur tour pasteurs, ils vont choisir la libre pensée, et dans un second temps, surtout pour Élisée, l'adhésion à l'anarchie, tout en gardant néanmoins une marque profonde de leur formation initiale.

Je ne ferai qu'énumérer les six filles : Jeanne Marie (1832), *dite* Loïs, Anne Marie (1834), *dite* Marie, Suzanne Louise Zéline (1836), *dite* Zéline, Grâce Louise (1839, dite Louise, Marie Marthe Nahomi (1841), *dite* Noémi, Clémence Marie Jeanne (1845), *dite* Ioana. Toutes auront été pour un temps institutrices privées, trois (Loïs, Marie, Noémi) travailleront comme traductrices pour la maison Hachette. Louise sera la collaboratrice de son mari, Alfred Dumesnil, et après le décès de celui-ci, de son frère Élisée.

Les cinq frères Reclus. De gauche à droite, Paul, Élisée, Élie, Onésime, Armand photographiés par Nadar

Des trois garçons plus jeunes qu'Élie et Élisée, Joseph Onésime (1837), *dit* Onésime, sera comme son frère Élisée géographe et collaborateur de la maison Hachette ; à contre-pied de ses

quatre frères, hommes de gauche (les trois aînés surtout, mais le plus jeune, Paul, sera un dreyfusiste actif), Élie Armand Ebenhezer (1843), *dit* Armand, s'inscrira dans les parages de l'Action française ; officier de marine, il jouera un rôle important, tant dans la conception, que dans la mise en route des travaux du canal de Panama ; enfin, le plus jeune des cinq et le dernier des onze enfants, Jean Jacques Paul (1847), *dit* Paul, deviendra à Paris un chirurgien réputé, professeur de Faculté et membre de l'Académie de médecine.

Les Reclus parisiens

Le noyau parisien des Reclus s'est formé suite au choix des deux frères Élie et Élisée de partager avec leurs familles le même appartement.

Élie (1827-1904), l'aîné des enfants de Jacques Reclus, est anthropologue, mais pour faire vivre sa famille, il collabore à plusieurs revues, et on peut même le dire grand reporter : ainsi, va-t-il couvrir l'inauguration du canal de Suez. Il s'est marié en 1855 avec sa cousine germaine Noémi (1828-1905), la seconde des trois filles survivantes de l'oncle Jean de Bordeaux. Ils sont les premiers à monter à Paris.

Élisée (1830-1905), après un long périple qui l'a conduit d'Angleterre en Irlande, puis à la Nouvelle-Orléans et enfin en Amérique latine, est de retour en France en 1857. À son passage à Sainte-Foy-la-Grande, il retrouve une probable connaissance de jeunesse, Clarisse Brian (1832-1869), qu'il épouse le 13 décembre 1858, au scandale des populations, car c'est un mariage civil, le premier dans la jusque là très protestante famille Reclus.

Élie et Noémi Reclus

Désormais les deux couples vont vivre ensemble à Paris. Élisée commence à publier des travaux qui feront sa réputation de géographe.

On leur connaît successivement plusieurs adresses, dans le tout nouveau 17e arrondissement : d'abord le 10, rue Bénard, puis le 7, rue de la Plaine. La naissance de leurs enfants, Paul (1858-1941) et Jacques André, *dit* André (1861-1936) chez les Élie, des deux filles, Marguerite, *dite* Magali (1860-1953), puis Jeanne, *dite* Jeannie (1863-1897) chez les Élisée est une des raisons de leurs déménagements. Après la naissance de Jeannie, les deux couples cherchent de nouveau un logement plus grand.

Les Champseix à Paris

On aime dire (et je l'ai cru) que les Champseix s'étaient établis, dès leur arrivée à Paris, dans le 17e arrondissement, quartier des Batignolles, ce qui n'est pas vrai, car dans une lettre du 22 août 1863 [7], l'amie Élisa Lemonnier [8] écrit à André Léo : "Je ne sais qui m'a dit que vous pensiez aux Batignolles, j'en serais bien satisfaite." C'est donc au plus tôt fin août, mais plus probablement courant septembre 1863 que la famille Champseix vient s'installer effectivement aux Batignolles, au 5e étage du 2, place de la Promenade (qui deviendra place des Batignolles [9]).

Le 2, place de la Promenade,
Au 5e étage, le balcon court sur toute la façade ;
sur la gauche, le balcon légèrement en contrebas du n° 4
et la première fenêtre de l'appartement des Reclus [10]

On ne sait si André Léo est encore à Paris lors de ce déménagement, ou si elle a laissé dès le début son mari s'en charger seul, pendant qu'elle et les garçons partaient en Poitou. Cette séparation laisse à Grégoire les mains libres pour aménager les lieux, et elle a l'avantage de nous offrir une

7 Descaves 577 / 13.

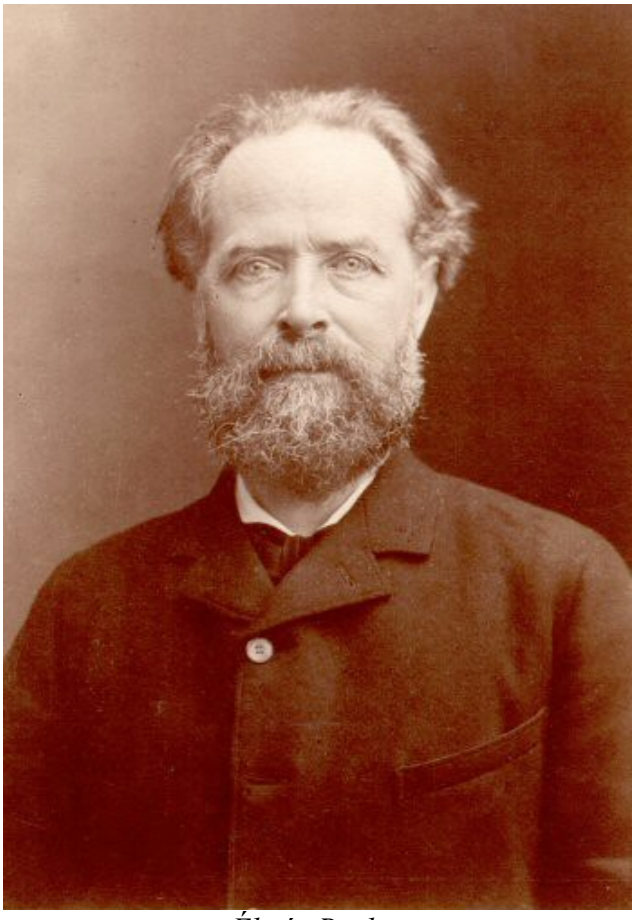
8 Marie Juliette, *dite* Élisa Grimailh (1805-1865), épouse de Charles Lemonnier, pionnière en France de l'enseignement professionnel des jeunes filles.

9 Et aujourd'hui, diminuée d'une partie de sa surface initiale, place Charles-Fillon, où l'immeuble continue de porter le n° 2.

10 On ne sait pas précisément quelles sont, sur le balcon du 2, les fenêtres de l'appartement Champseix (sinon qu'elles sont à la suite de celles des Reclus).

correspondance entre mari et femme, dont il ne reste rien de connu quant aux missives de Léodile, mais de laquelle subsistent quatre lettres de Grégoire à sa femme, s'échelonnant de septembre à novembre [11], soit à la veille même de sa mort [12].

Dans la plus ancienne des lettres que nous connaissons, simplement datée, au début [13], d'un "Jeudi soir" qui peut être le 17 ou le 24 septembre, Grégoire annonce un scoop à sa femme [14] : de nouveaux locataires viennent d'emménager dans l'immeuble voisin du 4 (place de la Promenade ou des Batignolles) [15] : "Je suis, nous sommes voisins de balcon à balcon, d'une maison à l'autre, devine de qui. Tu ne devineras pas et je vais te le dire. Les gens qui ont emménagé samedi dernier [16] sont les Reclus. Oui mon amie. Lundi dernier [17] M^me^ Élie regardait beaucoup de mon côté, j'arrosais le gazon. Tout à coup elle rentre et revient avec un Monsieur qui s'approche tout près et quand je me retourne me demande : N'êtes-vous pas M. Champseix ? C'était Élie ; le lendemain soir j'ai vu Élysée [sic] [...] La fameuse haïtienne, c'était Mme Élysée [18]".



Élisée Reclus

Clarisse Brian

11 Descaves 512 (inexactement décrit dans l'inventaire d'Amsterdam comme constitué de lettres de Grégoire à son fils André, dont deux figurent bien dans ce dossier, à côté des quatre lettres à sa femme).

12 Le 4 décembre 1863.

13 Qui n'en est peut-être pas un, car Grégoire peut écrire des lettres sur deux jours (et peut-être plus). On ne peut savoir avec certitude si ce "Jeudi soir" est ou non le début d'une nouvelle lettre.

14 Descaves 512 / 04A.

15 Dans les informations disponibles sur l'appartement du 4, nous savons qu'il est situé au 5^e^ étage, et par conséquent l'appartement mitoyen des Champseix l'est aussi.

16 Soit le 12 ou le 19.

17 Qui, par recoupements d'autres données de la lettre, doit être le 21.

18 Clarisse Brian, à qui reste attachée la réputation d'être antillaise, est d'une origine sénégalaise un peu confuse. Fille naturelle d'un capitaine au long cours, Jean Charles Brian, natif lui aussi de Sainte-Foy-la-Grande, et de Marie Yon, elle-même fille naturelle d'un officier de marine anglais et d'une Peule, ou demi-Peule. La mention de "fameuse haïtienne" nous apprend que Clarisse a été, d'une manière ou d'une autre, évoquée chez les Champseix lors d'une occasion antérieure que nous ne connaissons pas.

Léodile est déjà à l'époque en correspondance avec Élie Reclus, suite à la parution chez Hachette de son second roman, *Un mariage scandaleux*, en juin 1862 [19]. Élie a en effet donné de cette œuvre une chaleureuse et substantielle recension dans la *Revue germanique et française* [20], ce dont Léodile l'a remercié. La correspondance s'est poursuivie, à laquelle Noémi s'est jointe. Souhait de se rencontrer a été émis, sans s'être encore réalisé aux jours où les Champseix viennent s'installer place de la Promenade, ne sachant rien des intentions des Reclus, ni ceux-ci des leurs.

Grégoire ne bénéficiera pas longtemps de cette heureuse proximité. Tandis qu'au cours du mois de novembre il poursuit les travaux d'aménagement, un accident survient. Mais laissons ici la parole à un témoin direct, Élisée. Questionné quarante ans plus tard par Lucien Descaves sur ses souvenirs d'André Léo, il lui répond [21]: “Monsieur Champseix est mort au n° 2 du Square des Batignolles [22]. Il venait à peine de quitter un autre appartement [...] il était fort occupé de sa besogne d'emménagement. Maladif et faible, prenant peut-être son travail trop à cœur, il se heurta grièvement et tomba dans une sorte de syncope. Le concierge, effrayé du bruit, vint aussitôt nous avertir comme voisins immédiats [...] et mon frère dut escalader un balcon pour aller secourir le malade.”.

Élisée poursuit : “Madame Champseix, qui était à Lhommaizé, dans son pays, fut avertie aussitôt”. Elle rentre à temps pour accompagner son mari dans son agonie.

Cependant, lorsque j'ai lu cette lettre pour la première fois, je me suis demandé ce que Léodile pouvait faire à Lhommaizé. Puis une réponse est venue [23] : elle était de passage chez sa cousine germaine et grande amie Emma Darbez [24], propriétaire du domaine de la Bussière [25]. De fait, André Léo est souvent, par la suite, passée à la Bussière, mais sur ce point Élisée se trompe – quarante ans après l'événement, il est pardonnable – car, les lettres de Grégoire à sa femme l'attestent, en 1863, tout le monde se trouve encore à Champagné-Saint-Hilaire, au domaine de Fontmort, chez la tante Victoire Rivault [26]: Victoire, veuve de son mari, Jean Rivault, sa fille Emma, épouse de Paul Darbez, peut-être sa seconde fille, Délie, mariée depuis 1860 à Gustave Jean-Baptiste Longeau Chabrouleau Lagrange, Léodile et ses deux fils, ainsi que sa mère, Thalie, qui préfère sans doute la société familiale du domaine de Fontmort à sa vie solitaire, dans la maison Béra, le Vieux Logis, au bourg de Champagné.

Pour André Léo, la rencontre avec les Reclus est une occasion féconde. Les Reclus connaissent déjà beaucoup de monde, ainsi leurs relations avec le célèbre révolutionnaire russe Michel Bakounine, introduit auprès d'eux par une autre grande figure du socialisme russe, Alexandre Herzen, date du début de l'année précédente. Les lundis après-midi, les Reclus tiennent porte ouverte chez eux, André Léo fera bientôt de même le jeudi après-midi, lorsqu'elle est à Paris, d'abord place de la Promenade, et ensuite rue Nollet, jusqu'à la Commune. Les informations nous font malheureusement défaut tant sur les unes que les autres. Le musicien Paul Rougnon, fils d'amis d'origine poitevine et futur professeur au Conservatoire de Paris, est quasiment le seul, pour André Léo, à y faire allusion. On peut noter parmi les personnalités qu'il évoque le critique littéraire Sainte-Beuve, et plus tard, lorsqu'après la chute de l'Empire il est de retour en France, Victor Hugo. On sait aussi que Herzen projetait d'y venir, mais que la mort l'a surpris en janvier 1870 avant qu'il puisse s'y rendre.

---

19 Première de ses publications qu'elle signe André Léo.

20 T. 23, 2e livraison, octobre 1862 (p. 359-362).

21 Descaves 277 / 44, Bruxelles, le 30 décembre 1904.

22 Pour Élisée, l'adresse est toujours place ou square des Batignolles. Cependant l'acte de décès de Grégoire porte bien “place de la Promenade”.

23 Je l'ai évoquée lors de l'assemblée générale de l'Association de 2010, à Lusignan;

24 Emma Darbez (1829-1894), fille aînée de Victoire Bellotteau (sœur cadette de Thalie, la mère de Léodile), et mariée à Paul Darbez.

25 Ce domaine d'une trentaine d'hectares se trouve sur la route de Lhommaizé à Morthemer, sur la gauche, peu après avoir traversé la voie de la ligne Poitiers-Limoges. À ne pas confondre avec la commune poitevine du même nom, comme il arrive parfois.

26 Victoire Bellotteau (1798-?), épouse de Jean Rivault, mère d'Emma et de Délie, tante et marraine de Léodile. Je n'ai pas jusqu'ici trouvé mention de sa date de décès.

Les Kergomard

Une autre figure de la famille Reclus devient parisienne au cours de ces année, la benjamine des Reclus de Bordeaux, la petite Marie Pauline Jeanne, *dite* Pauline (1838-1925), qu'on peut dire petite car elle est la dernière de la famille, et toute menue, mais c'est un être de feu que Pauline. Brevetée institutrice à Bordeaux, elle décide, contre la volonté de son père, de monter à Paris comme ses sœurs Suzanne et Noémi. Elle loge chez les Laurand, exerce son métier d'enseignante, mais fréquente assidûment le foyer de la famille Élie. Contraste total : chez Benjamin et Suzanne, ce sont les fastes de l'Hôtel de Ville, les soirées, les grands repas, les bals aux Tuileries ; auprès d'Élie et Noémi, le choix d'une vie simple, par goût et nécessité.

C'est auprès d'eux qu'elle fait la connaissance d'un homme de lettres auréolé de sa présence comme correspondant de guerre, mais aussi comme combattant, auprès du Garibaldi de l'expédition des Mille, Jules Du Plessis de Kergomard (1822-1901), qui a simplifié son nom en Duplessis-Kergomard, ou seulement Kergomard, sensiblement plus âgé qu'elle, bel homme, appelé à un avenir littéraire, qu'elle choisit d'épouser, une fois encore contre la volonté de son père, en octobre 1863, soit au moment même où ses cousins Reclus font la connaissance d'André Léo.

Nous aimerions en savoir plus, mais la chose est attestée : les Kergomard deviennent amis de Léodile qu'ils choisissent, dit-on (car je n'en ai pas trouvé la confirmation effective), de prendre pour marraine républicaine de leur premier enfant, Joseph, né en 1865. Joseph hélas ne vivra que quelques mois. Le suivront, en 1866 un second Joseph, et en 1870, Jean. Mais on peut constater qu'un éloignement s'est opéré, on ne sait quand, entre André Léo et les Kergomard. Nous ne pouvons pas en juger par la correspondance, car il n'y a rien de tel dans les Archives d'Amsterdam. Des mémoires d'enfance (inédits), rédigés plus tard par Jean Kergomard, il apparaît que la personne de M^{me} Champseix est tout juste connue. Pourtant il existe entre les parcours de Léodile et de Pauline des points de rencontre, Caroline de Barrau de Muratel, la "seconde mère" de Léo Champseix, avec qui Pauline fondera l'Union française pour le sauvetage de l'enfance, dont la correspondante en Poitou est la cousine Emma Darbez ; la famille Keller-Roederer, Charles, et Mathilde qui est depuis la fin des années 1860 la fidèle amie d'André Léo. Est-il possible que, ni auprès de Caroline, qui, il est vrai, semble elle aussi marquer par la suite ses distances avec Léodile, ni auprès de Mathilde, il n'ait jamais été, avec Pauline, question d'André Léo ?

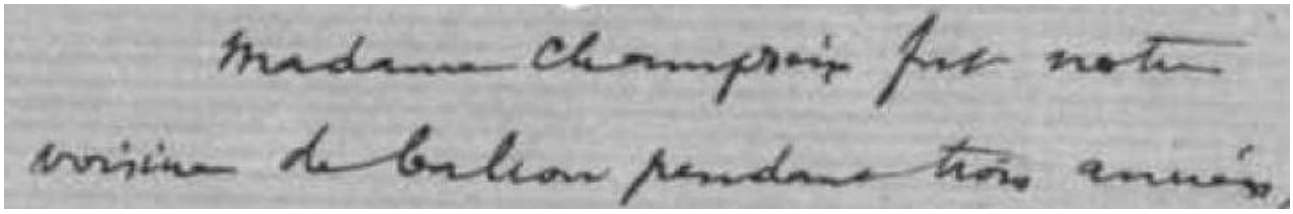
Une rare photo de Pauline Kergomard,
ici au premier plan, avec sa sœur Noémi

Pauline Kergomard fait sans doute, dans les relations de Léodile, partie de ces personnes qui ont rallié le camp maudit de la Troisième République après l'écrasement de la Commune de Paris. Cependant, nécessité fait loi. Jules Kergomard n'a pas tenu ses promesses : de plus en plus enfermé

sur lui-même, dans des travaux dont on voit rarement l'aboutissement, il revient à Pauline d'assurer le quotidien de la famille, ce qu'elle fera tout d'abord en continuant son métier d'institutrice, puis, poussée par l'ami Ferdinand Buisson, en étant la première femme en France à devenir inspecteur général de l'Instruction publique, en charge des écoles maternelles, qu'elle n'a pas créées, mais dont on peut dire que, par les plus de trente ans d'un travail extraordinaire où elle a vu au moins une fois toutes les écoles de France, elle est la fondatrice. Mais il est clair qu'aux yeux de Léodile, pactiser avec cette République qui porte encore sur ses mains le sang des communards assassinés, c'est passer à l'ennemi.

Place de la Promenade, rue Nollet, rue des Feuillantines

Les Reclus et André Léo seront pendant trois ans, jusque vers la fin de l'année 1866 et selon l'expression d'Élisée, "voisin[s] de balcon [27]".



Au tournant de l'année 1867, l'une et les autres sont partis vers de nouvelles rives.

Pour André Léo, c'est à deux pas, 92, rue Nollet, un appartement dont elle signe le bail qui court à partir du 1er janvier 1867, toujours au 5e étage, avec balcon sur la rue, mais peut-être au loyer plus modeste : il n'est plus question des arbres de la place de la Promenade. Les deux pièces de réception, salle à manger et salon, donnent vers le nord par leurs trois portes-fenêtres ouvrant sur le balcon ; seule la chambre d'André Léo, sur l'autre façade de l'immeuble, est orientée au sud.

Du côté Reclus, la famille s'accroît du dernier des cinq frères, Paul, venu faire sa médecine à Paris. L'appartement devient de nouveau trop petit, et tout le monde émigre sur la rive gauche, dans la 5e arrondissement, au 91, rue des Feuillantines, et toujours au 5e étage.

Les relations vont bien sûr se poursuivre, mais pas avec la même fréquence. On retrouve la présence des Reclus aux jeudis de la rue Nollet, celle d'André Léo rue des Feuillantines. Il y a bien entre elle et eux une collaboration dont leur proximité géographique, et donc l'absence habituelle de courriers qu'elle implique, fait que nous ne savons pas tout.

Traductions

Le fait qu'Élie collabore régulièrement à plusieurs revues russes pourrait avoir été le premier canal par lequel André Léo a commencé à publier ses œuvres en Russie. Dès l'année 1865, une première traduction russe de son *Mariage scandaleux* paraît à Saint-Pétersbourg. Suivront d'autres romans, ou extraits de roman, des articles, et cette activité, que nous connaissons encore très mal, continue de laisser des indices dans sa correspondance jusqu'au cours des années 1880.

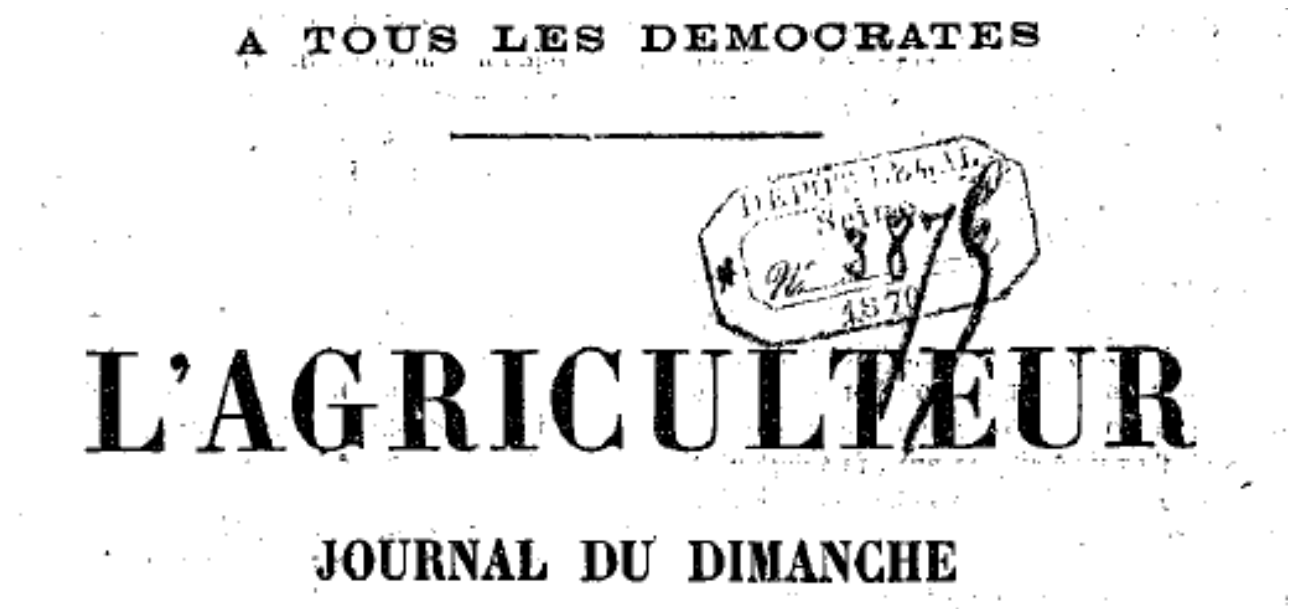
Publications

Les Reclus participent à deux reprises à des entreprises de presse de Léodile:

En 1870, c'est son *Agriculteur, Journal du dimanche*, périodique destiné au peuple des campagnes, et dont il n'est paru qu'un prospectus adressé *A tous les démocrates*, et co-signé par Élisée, aux côtés d'André Léo, de Paul Lacombe et de Julie Toussaint [28].

27 Même lettre à Lucien Descaves, cf. ci-dessus, note 21, cote Descaves 277 / 45.

28 Publication de 2 pages imprimée chez J. Voisvenel, 14 rue Chauchat. Voisvenel est alors l'imprimeur du quotidien le *Siècle* dont André Léo est une collaboratrice. Paul Lacombe (1834-1919) est un ami de toujours, chartiste, historien, devenu, un peu sur le tard (1882), inspecteur général des bibliothèques et archives de France, exécuteur testamentaire d'André Léo. Julie Toussaint (1839-1923) a été une proche collaboratrice d'Élisa Lemonnier avant de lui succéder en partie à la tête de ses fondations d'enseignement professionnel.


A TOUS LES DEMOCRATES

L'AGRICULTEUR

JOURNAL DU DIMANCHE

En janvier 1871, alors que des titres de presse sont interdits, on retrouve les deux frères Élie et Élisée (assez souvent à cette époque orthographié Élysée) aux côtés d'André Léo, Benoît Malon [29], Aristide Rey, des frères Ferdinand et Benjamin Buisson, et de onze autres personnes pour la fondation d'un nouveau journal, la *République des travailleurs*, organe, comme son sous-titre l'annonce, de la Section des Batignolles et des Ternes de l'Internationale, qui ne tiendra que l'espace de six numéros, du 10 janvier au 4 février.

Première année. — N° 1 Le Numéro : 10 centimes. Mercredi 10 Janvier 1871

LA RÉPUBLIQUE DES TRAVAILLEURS

Pas de droits sans devoirs, Pas de devoir sans droit

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE

(SECTIONS DES BATIGNOLLES ET DES TERNES)

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Affranchissement des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes.

Action pédagogique, féministe et sociale

On retrouve encore les Reclus dans les entreprises que conduit Léodile pour la défense du droit des femmes, en particulier la *Ligue en faveur du droit des femmes* [30], devenue la *Société de revendication des droits de la femme*, apparue à l'occasion des réunions sur le travail des femmes tenues dans la salle du Vauxhall où, au cours de la deuxième réunion, André Léo propose un manifeste [31] signé par dix-neuf femmes, dont Clarisse Reclus, tandis que sous le nom de *Société de revendication* elle publie en septembre 1869 ses statuts où l'on trouve parmi les signataires le nom de Noémi Reclus. Le but premier d'André Léo est de fonder à Paris une école libre laïque pour filles de 6 à 12 ans, le propos étant que la formation des jeunes filles les prépare à leur futur rôle de mères et d'éducatrices. Cette école, co-financée par les membres de la *Société* (et par d'autres moyens, telles des conférences payantes), annonce en juillet 1870 son ouverture prochaine. Appartiennent au futur corps professoral Élisée Reclus, qui assure les cours de géographie, aux côtés de Paul

29 Nous n'avons pas à présenter ici Benoît Malon (1841-1893), l'un des fondateurs de l'Internationale en France, ami puis compagnon d'André Léo. Aristide Rey (1834-1901) est également un vieil ami, étudiant en médecine parisien radié pour ses activités blanquistes, membre de l'Internationale, communard, devenu sous la Troisième République conseiller municipal de Paris, et pour une législature député de Grenoble. Des frères Buisson, Ferdinand (1841-1932) est le plus connu, un des acteurs majeurs de l'école primaire en France, président de la Ligue des droits de l'homme, prix Nobel de la Paix en 1927. Benjamin (1846-1924) est enseignant et pédagogue, membre ou proche de l'Internationale.

30 Voir à ce sujet la communication d'Alice Primi donnée lors du Colloque André Léo : « La Ligue en faveur des droits des femmes (1868-1870) : un humanisme universaliste et socialiste », publiée dans les *Vies d'André Léo*, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 147-156.

31 Voir *ibid.*, p. 305-306.

Lacombe pour l'histoire, d'Aristide Rey pour les sciences naturelles... Belle brochette qui n'aura pas le loisir de se mettre à la tâche, l'entrée en guerre de la France contre la Prusse, et le siège de Paris (de septembre 1870 à fin janvier 1871), ayant mis fin à l'entreprise.

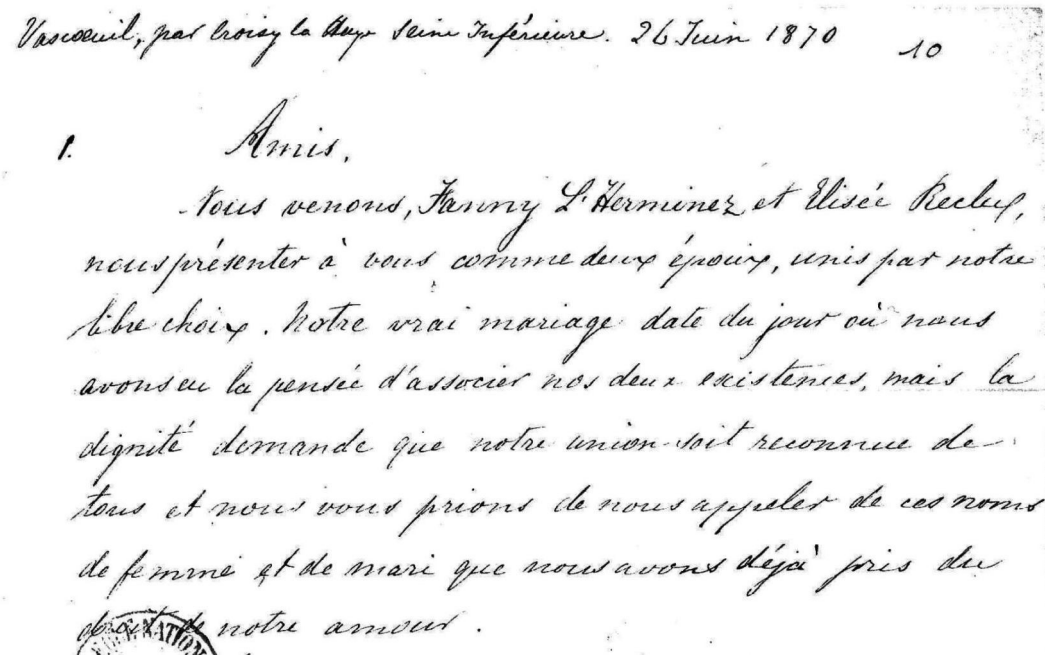
André Léo et Benoît Malon célèbrent l'union libre d'Élisée et de Fanny L'Herminez

Un triste événement survenu dans la famille d'Élisée va faire se retrouver Léodile, et Benoît Malon dont elle a fait la connaissance le 13 juin 1868, dans l'intimité des Reclus.

Clarisse met au monde le 13 janvier 1869 le troisième enfant du couple, une petite fille nommée Anna. Malheureusement les suites de l'accouchement ne sont pas favorables. La nouvelle-née décède le 29 janvier, et sa mère la suit le 20 février. C'est pour Élisée une terrible épreuve.

Il confie temporairement ses deux filles, Magali et Jeannie, à la vaste famille, son intention étant d'organiser au plus vite les conditions nécessaires pour qu'elles reviennent vivre auprès de lui. Il trouve cette opportunité au cours de deux voyages successifs qu'il fait à Londres, les 6 juillet et 17 août, pour deux séances du Conseil général de l'Association internationale des travailleurs. C'est pour lui l'occasion de revoir Fanny L'Herminez, qu'il a connue enfant en 1852, et qui est maintenant institutrice dans la banlieue de la ville, à qui il demande si elle veut bien être la gouvernante de ses filles. Fanny acquiesce, et le noyau familial se reconstitue, Élisée, Magali, Jeannie et leur nouvelle gouvernante. Mais ce n'est pas une surprise de constater que ce veuf et cette célibataire en viennent naturellement à une vie conjugale.

Ils souhaitent officialiser la chose, sans passer devant maire ni curé ; ce sera une déclaration commune des nouveaux conjoints faite devant un cercle de parents et d'amis, qui a lieu le 26 juin 1870 chez l'ami Alfred Dumesnil, dans les jardins de son château de Vascœuil, en Normandie [32]. La scène est facile à imaginer : Élisée, debout, expose aux témoins leur volonté commune, tandis que Fanny assise à une table près de lui met ses paroles par écrit. On constate qu'il s'agit d'un texte à la fois préparé, mais également improvisé en certains détails, ce dont attestent les correctifs apportés au fil de la plume en certains endroits du document.



Vascœuil, par Croisy la Haye Seine Inférieure. 26 Juin 1870 10

Amis,

Nous venons, Fanny L'Herminez et Elisée Reclus, nous présenter à vous comme deux époux, unis par notre libre choix. Notre vrai mariage date du jour où nous avons eu la pensée d'associer nos deux existences, mais la dignité demande que notre union soit reconnue de tous et nous vous prions de nous appeler de ces noms de femme et de mari que nous avons déjà pris du notre amour.

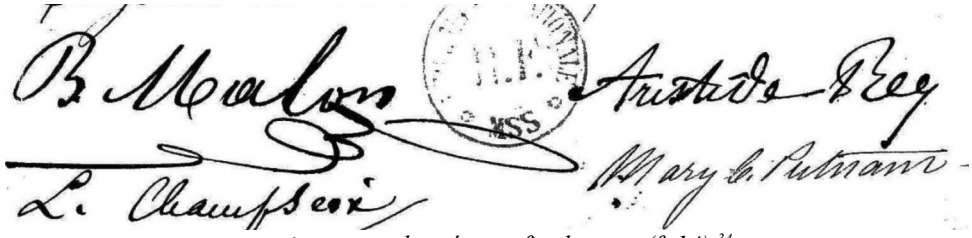
début de la déclaration commune (f. 10)

Puis les participants sont appelés à signer. On retrouve parmi eux Léodile Champseix [33], mais on

32 Dans le département de l'Eure, à la limite de la Seine-Maritime.

33 C'est sa présence qui avait primitivement attiré mon œil sur ce document conservé dans les archives Reclus, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, Nouvelles acquisitions françaises 22909, feuillets 10 & 12-14. Ce fonds est constitué en bonne partie d'éléments versés à la BnF par Louise Reclus-Dumesnil, sœur d'Élisée et châtelaine de Vascœuil, d'où la présence naturelle de cet acte parmi ces manuscrits.

a la surprise d'y rencontrer aussi Benoît Malon.



signatures données en fin de texte (f. 14) [34]

Si la présence de Malon n'est pas étonnante parmi les invités d'Élisée avec lequel il est lié depuis leur première rencontre en juin 1868, la surprise vient du fait que je le croyais à cette date en prison, car, par suite de ses fonctions dans l'Internationale parisienne – il participe pour la deuxième fois à la commission qui en assure la gestion – il a été arrêté avec bien d'autres le 30 avril, dans le cadre des grandes manœuvres politiques précédant le plébiscite du 8 mai, et il est écroué à Mazas.

Mais, comme me l'a fait observer le grand spécialiste de Malon qu'est Claude Latta [35], le fait est tout à fait explicable. Il suffit de consulter les actes de ce qu'on appelle le *Troisième procès de l'Internationale parisienne* [36]. La première audience a lieu le 22 juin, et les avocats et inculpés sont unanimes à dire que l'instruction a été rondement et efficacement menée, mais qu'elle vient à peine de se clore, et que personne n'a eu le loisir de prendre connaissance du dossier. C'est vrai, moi non plus, reconnaît le président de la cour, et il ordonne renvoi à huitaine. Il accorde aussi à ceux des poursuivis qui sont en prison qu'ils peuvent bénéficier d'un statut de liberté provisoire pour mieux préparer leur défense. C'est ainsi que Malon, sorti libre de l'audience du 22 peut tout bonnement se trouver le 26 à Vascœuil, avant de se présenter à la seconde audience, du 29 [37].

La guerre contre la Prusse, la Commune de Paris

Dès les premiers jours de juillet 70, l'inquiétude grandit au sujet d'une entrée en guerre possible de la France contre la Prusse. On en parle entre amis chez les Reclus. On voit André Léo accompagner tantôt Élie ou Élisée, tantôt Louise Michel, pour prendre le pouls de la rue.

C'est avec Louise Michel qu'elle observe sur le vif les événements parisiens du 4 septembre : déchéance de l'empereur proclamée à l'Assemblée nationale, mouvement de foule pour aller entendre depuis les fenêtres de l'Hôtel de Ville la proclamation de la République, et l'établissement d'un gouvernement provisoire.

Il n'est pas question d'interrompre la guerre, et ceux qui sont restés en retrait sous l'Empire se pressent maintenant pour défendre la Nation, et en tout premier lieu Paris, dont on comprend que les Prussiens ne tarderont pas à venir en faire le siège.

---

34 Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer et d'identifier les dix-huit signataires qui se succèdent après Fanny et Élisée. (On voit ici, en regard de Malon et de Léodile, les noms d'Aristide Rey, déjà rencontré, et de Mary Putnam, jeune étudiante américaine venue à Paris soutenir un doctorat en médecine, et qui loge chez les Reclus.) On peut également noter la présence justifiée de Pauline et de Jules Kergomard (Pauline, je le rappelle, est la cousine germaine d'Élisée). Sont-ils encore en bons termes avec André Léo ?

35 Que je remercie pour cet utile éclaircissement.

36 *Troisième procès de l'Association internationale des travailleurs à Paris...*, Paris, Armand le Chevalier, juillet 1870.

37 Il doit continuer à comparaître libre, puisqu'à l'issue de ce procès, le 8 juillet, s'il fait partie de ceux qui écopent d'un an de prison, il lui faudra attendre le 25 juillet pour être écroué à Sainte-Pélagie, puis transféré à Beauvais le 28 août avec d'autres détenus, pour des motifs encore obscurs : raison de haute politique, ou comme l'un ou l'autre l'ont évoqué, le chahut bien arrosé que les détenus politiques menaient dans leur quartier en se moquant du pouvoir. Le séjour à Beauvais sera court puisque la chute de l'Empire amènera la libération des prisonniers dès les 4/5 septembre. Ces dates sont fournies par le registre d'écrou de Malon à Saint-Pélagie ; je remercie Michèle Audin de me l'avoir fait connaître.

Les deux fils de Léodile, André, d'abord, qui habite chez elle, puis Léo qui revient en hâte du Tarn où il résidait dans la famille Barrau de Muratel, s'inscrivent dans la Garde nationale. Chez les Reclus aussi, Élie et Élisée viennent s'enrôler dans la Garde. Le jeune frère Paul, qui n'est pas encore docteur en médecine, sert déjà depuis le début de la guerre comme aide-major ; il est présent à Sedan. Élisée devient aérostier, aux côtés du photographe Nadar qui est un pionnier en cette matière.

On a le sentiment que chacun de son côté est très affairé. André Léo doit accueillir et équiper non seulement ses deux fils, mais un ami de Léo, Charles Berry, venu lui aussi du Tarn, et on apprend incidemment que Malon, libéré de Beauvais, vient loger pour un temps chez elle [38].

On ne sait pas très précisément ce que sont devenues les épouses Reclus pendant cette période. Fanny est en août avec les filles à Sainte-Foy-la-Grande, Paul et André, les fils d'Élie, à Vascœuil, puis à Pons (Charente-Maritime). Noémi paraît être restée à Paris. Ce sont des informations ponctuelles...

Nous avons déjà vu qu'en janvier/février 71, Élie et Élisée participent au journal la *République des travailleurs*.

La fin du siège de Paris amène tout le monde à se disperser. André Léo en Poitou [39], Malon dans la Loire, Élisée songe à être candidat d'Orthez aux élections législatives du 8 février, mais se décide trop tard. Élie paraît être toujours à Paris.

La Commune proclamée, Léodile et Élisée n'auront pas le loisir de se revoir. On sait qu'André Léo quitte le Poitou et remonte à Paris dans la nuit du 3 au 4 avril [40]. À ce moment Élisée, qui s'est de nouveau engagé comme simple soldat, participe à la lamentable sortie de Châtillon [41] où il est fait prisonnier et conduit à Versailles. Il va passer un an par une suite de prisons et de bagnes militaires. Fanny se retrouve sans ressources avec Magali et Jeannie. Elle va bénéficier (tout comme plus tard André Léo) des subsides bienveillants de l'éditeur Jules Hetzel qui lui envoie une aide mensuelle au titre d'avance sur les publications futures d'Élisée.

Pendant la Commune, Élie n'est pas combattant. Il a accepté la direction de la Bibliothèque nationale qu'il va maintenir active et intacte, ce dont on le remerciera par la suite en l'inculpant d'usurpation de fonctions. Noémi est-elle à Paris ? Sans doute. On ne la voit guère paraître, mais on la retrouve dans la *Commission pour l'enseignement dans les écoles de filles* instituée le 21 mai par Édouard Vaillant, sous la présidence d'André Léo.

Commission qui, on s'en doute, n'est pas appelée à un grand avenir...

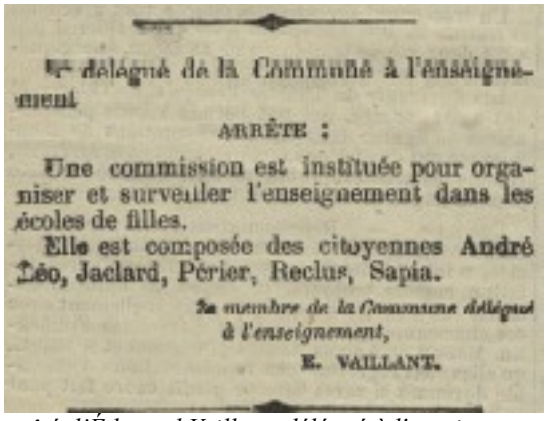
---

38 Dans un post-scriptum à sa lettre du mardi 13 septembre (Descaves 478 / 70), Caroline de Barrau écrit à André Léo : "Charles [Berry] est enchanté de partager sa chambre avec Mons. Malon". Et la suite ne manque pas de saveur : "Ne laissez pas Charles se mêler de mouvements politiques s'il y en avait". D'une part, ignore-t-elle que Léodile ne se privera pas de participer à l'occasion à des mouvements politiques (démarche pour aller secourir Strasbourg, manifestation devant l'Hôtel-de-Ville le 22 janvier, en réponse à la lamentable sortie de Buzenval du 19). D'autre part, ignore-t-elle que Malon est l'un des hommes les plus politiques du moment, et que dans des discussions qu'on peut imaginer, il expose à Charles toute la pensée de l'AIT ? (Vu l'appartement d'André Léo, trois pièces – salle à manger, salon, chambre, où logent déjà Léodile et ses deux fils – , je présume que la chambre de Charles est le "cabinet de bonne" du 6e étage, et que ce type de pièce n'étant pas habituellement de grande dimension, Charles et Benoît doivent partager le même lit et peuvent remuer à souhait tous les sujets les plus brûlants.)

39 Cf. son texte *La province* publié dans la revue électronique *Tierce* des historiens de Poitiers et Limoges, disponible en ligne : http://tierce.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=98.

40 Cf. *La province* : "Nous descendîmes vers 3 heures du matin sur un quai désert et mal éclairé. Les salles étaient occupées par des gardes nationaux sombres et fatigués. C'était la nuit du 3 au 4 avril, lendemain de la déroute du Mont Valérien, veille de Châtillon".

41 Il en donnera un compte rendu vengeur dans l'enquête sur les témoins de la Commune dans la *Revue blanche*, t. 12, 1897, p. 296-298 : "Je puis donc affirmer que, pendant les premiers jours de la Commune, l'organisation militaire fut aussi grotesque, aussi nulle qu'elle l'avait été pendant le premier siège, sous la direction du lamentable Trochu. Les proclamations étaient aussi ampoulées, le désordre aussi grand, les actes aussi ridicules." (p. 296.)



Le délégué de la Commune à l'enseignement

ARRÊTE :

Une commission est instituée pour organiser et surveiller l'enseignement dans les écoles de filles.

Elle est composée des citoyennes André Léo, Jaclard, Périer, Reclus, Sapia.

Le membre de la Commune délégué à l'enseignement,

E. VAILLANT.

arrêté d'Édouard Vaillant, délégué à l'enseignement
nommant cinq femmes [42] *membres d'une nouvelle* Commission pour l'enseignement dans les écoles de filles
publié en première page du

2 Prairial an 79. — N° 142. LIBERTE — EGALITE — FRATERNITE 3e Année. —

JOURNAL OFFICIEL

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CINQ CENTIMES LE NUMÉRO

CINQ CENTIMES LE NUMÉRO

Journal officiel *de la Commune (édition du matin)*
le lundi 22 mai 1871 / 2 Prairial an 79

En exil

Au lendemain de la Commune, Léodile s'est réfugiée chez Pauline Prins [43], au 19, rue de Montmorency (3e), d'où avec un vrai/faux passeport helvétique apporté par l'internationaliste jurassien Adhémar Schwitzguébel elle va passer en Suisse, où elle arrive, à Bâle, le 22 juillet. De là

SERVICE de PARIS

1872

PARIS BALE 278 20 22 1/55 SR .- PRINS SOEURS 19 RUE MONTMORENCY

PARIS .- CANNES ET CANARDS L ONT PASSEE EXPEDIEZ NOUVEAUX COLIS AMIS

TOUT A VOUS = ANDRE =

"Cannes et canards l'ont passée".
Télégramme de Bâle où André Léo annonce à Pauline Prins, fabricante de cannes, son arrivée en Suisse

42 Aux côtés d'André Léo et de Noémi Reclus, Anna Korvin-Kroukovsky (1844-1887), épouse de Victor Jaclard, Isaure Périer (1839-1930), future Mme Aristide Rey, et Anna Françoise Laugier (1847-après 1902) veuve du blanquiste Théodore Sapia, tué le 22 janvier devant l'Hôtel de Ville.

43 Marie Lucienne, *dite* Pauline Prins (1er juin 1845, Paris-24 décembre 1915, *ibid.*), fabricante de cannes et parapluies, 19, rue de Montmorency (3e arrondissement), mais aussi socialiste active, membre de la Première Internationale (tendance jurassienne), amie du peintre Édouard Manet. Elle héberge André Léo après la fin de la Commune, organise son passage en Suisse, et devient alors l'une de ses plus actives correspondantes à Paris. Mais, suite à son mariage (24 juin 1873) avec le (paraît-il) très conservateur Édouard Henri, *dit* Félix Donnadieu, les relations semblent, entre Léodile et Pauline, se raréfier, puis s'interrompre.

elle vient s'installer à Genève où elle va passer un hiver pénible [44], avant de partir au printemps sur la frontière italo-suisse, à Côme. Elle a retrouvé Benoît Malon avec qui (mais depuis quelle date ?) elle vit en couple. Il faut avouer que pendant ces premières années d'exil, entre Malon qui tente autant qu'il peut d'échapper aux mouches de la police française, et Léodile qui distille au compte-gouttes à ses proches la confidence de sa vie en ménage avec Benoît, il n'est pas facile de savoir où ils se retrouvent.

Élisée est en prison, Élie et Noémi ont pu s'échapper de Paris, et viennent s'installer à Zurich avec leurs enfants.

Que deviennent les fils Champseix ?

Dans son article *La province* [45], André Léo nous apprend qu'elle quitte Paris le 18 février avec ses enfants. Leur but est de rendre visite dans le Tarn à deux familles amies, les Lemonnier et les Barrau de Muratel, en ménageant une halte en chemin pour revoir famille et amis en Poitou. Mais André Léo, qui a été coupée de sa province depuis le début du siège de Paris (17 septembre), prend conscience de la distance qui sépare les populations locales du peuple parisien, et décide d'entreprendre dans la région une série de conférences pour expliquer pourquoi, contre la volonté du gouvernement et d'une majorité provinciale, Paris voulait ne pas se rendre, et continuer la lutte. La halte se prolonge, et les garçons décident de ne plus attendre, et de poursuivre la route.

On accompagne André qui, dans une longue lettre à sa mère [46], détaille les cinquante heures du voyage qui l'a conduit de Lhommaizé jusqu'au domaine de Montpinier [47] de la famille Lemonnier. On ignore dans quelles conditions Léo a, de son côté, rejoint les Barrau de Muratel auprès desquels il résidait, avant le siège de Paris, dans leurs propriétés de la Sabartarié et du Montagnet [48]. Le 4 avril, André Léo est de retour, seule, à Paris, et de longtemps elle sera séparée de ses enfants.

André désire suivre une formation d'agronome, et, à la rentrée scolaire 1871, il devient l'élève de l'école d'agriculture de Grand-Jouan à Nozay (entre Nantes et Rennes). Il ne reverra sa mère qu'aux grandes vacances 1872.

Caroline de Barrau de Muratel a organisé pendant la guerre un hôpital d'arrière pour grands blessés transportables dans sa maison du Montagnet. Elle y a soigné quarante hommes qu'elle est allée chercher près de Tours avec son amie Eulalie Berry, elle a dû faire face à une épidémie de typhus qui n'a fait qu'une victime. Tous ses patients repartis, elle est épuisée, et malgré plusieurs tentatives de repos, en montagne, à Arcachon, elle n'arrive pas à reprendre le dessus. Elle décide alors d'aller faire un long séjour à Naples, accompagnée de nombreux jeunes, et parmi eux Léo, sans lesquels cette pédagogue impénitente ne peut vivre. Ce sera l'occasion pour Léodile de prendre rendez-vous sur le chemin pour revoir son fils, probablement à Milan.

André Léo a pris pour l'été 1872 une location de deux pièces à Lugano, où viendront successivement Léo, puis André (on n'est pas sûr qu'ils s'y soient trouvés ensemble. André, suivant le rythme des écoles d'agriculture, a commencé ses vacances dans la seconde moitié d'août). Léo retourne ensuite à Naples, et André à Grand-Jouan pour sa seconde année.

Léo, cependant, ayant passé son bac, s'oriente vers des études d'ingénieurs. Il opte pour le Polytechnique de Zurich [49], et profite pour son hébergement de la présence de la famille Reclus. C'est l'occasion d'un échange de lettres en bonne partie comptables entre Noémi et André Léo. Noémi se plaint aussi de la façon de vivre de Léo, qui n'aère jamais sa chambre et s'y confine volontiers dans une tabagie avec ses amis, au lieu de respirer le bon air. Les relations deviennent

---

44 “Les deux grands souvenirs que me laisse Genève sont des rhumes infinis et des punaises innombrables. Horreurs ! Plus la triste, lamentable proscription.” (à Noémi Reclus, c. mars 1872, Descaves 610 / 14A.)

45 Cf. note 39, ci-dessus.

46 Descaves 511 / 01B-04.

47 Commune de Blan (Tarn), près de Castres.

48 Respectivement, dans les communes du Tarn de Viviers-lès-Montagnes et de Sorèze.

49 *Eidgenössische Technische Hochschule Zürich.*

tendues, et je les avais mises au compte de Léo dont le caractère a toujours été pointu, et ne s'arrangera pas au cours des années. Mais j'ai découvert dans les lettres de Léodile à son fils André, alors que celui-ci, après avoir quitté Formia (printemps 1881) réside à Paris où il cherche travail et compagne, qu'elle prend sur ce point parti pour Léo. À André qui lui annonce les visites qu'il a faite aux amis, et celles qu'il songe encore à faire, sa mère lui écrit le 25 juillet 1881:

"Il faut aussi aller chez les Reclus quand même ; rarement, mais ne pas rompre [50]" à quoi elle ajoute le 5 août 1884 : "Je n'aime pas pour toi les avances des Reclus. C'est très probablement par curiosité qu'*elle* a voulu te voir et sa curiosité est toujours méchante. Évite-les sans grossièreté, mais le plus possible. Tu sais comme ils ont arrangé ton frère. Quant à la politesse de Mme Reclus, je n'ai eu la visite d'aucun des deux pendant mon séjour à Paris [51]."

Il paraît bien y avoir eu, non rupture complète, ce que souhaite éviter André Léo, mais très sensible écart. Quand cela s'est-il passé ? Léo paraît avoir terminé ses études d'ingénieur civil et quitté les Reclus au plus tard au cours de l'année 1877, puisqu'il écrit le 5 juillet à sa mère sur du papier à l'en-tête de l'*Entreprise du tunnel du Gothard* [52]. La dernière lettre connue de Noémi que conservent les archives d'André Léo est de juin 1876 [53], alors que Léo est encore pensionnaire à Zurich. Du côté de Léodile, l'ultime date du 12 décembre 1879, et d'Albano Laziale [54], la dernière étape avant Formia. Elle est chaleureuse, bien que le temps soit au "ghiaccio [55]": "Ma chère amie" ... "Je vous embrasse". Mais comme on le sait, la teneur des archives renseigne sur ce qu'elles contiennent, non sur ce qui ne s'y trouve pas, et les quelques recoupements possibles (je pense à la correspondance avec Louise Michel) permettent surtout de ne pas se fier aux apparences. En toute hypothèse, et si du côté d'Élisée la suite des lettres nous conduit quasiment jusqu'au décès d'André Léo, nous devons constater que le silence se fait pour Noémi (c'est elle la correspondante, et non Élie) dès le tournant des années 1880. Élisée va dans ces mêmes années entrer avec Léodile dans une intimité croissante, puisqu'à une date que j'aimerais (sans preuves !) situer au moment de leurs retrouvailles à Luina di Pazzallo, ils choisissent, ce qui est fort rare à l'époque entre homme et femme, de se tutoyer.

Retour à Élisée

Le parcours de Léo nous a permis, en même temps, de suivre un peu celui de la famille d'Élie. Quant à Élisée, la logique de sa suite d'emprisonnements doit le mener à un jugement que l'on peut prévoir être une condamnation à un séjour en enceinte fortifiée, soit, dans la pratique, une déportation en Nouvelle-Calédonie. Thiers a bien tenté de lui proposer une grâce qui serait en même temps un désaveux de sa part envers la Commune. Proposition évidemment sans suite.

Un collectif de savants européens, de personnalités américaines, œuvre cependant en sa faveur. C'est une porte de sortie pour le gouvernement où Élisée n'a pas que des ennemis. La déportation se transforme en expulsion et, le 14 mars 1872, Élisée, acheminé à la frontière en fourgon cellulaire, est invité à passer en Suisse, où ses premiers pas le conduiront naturellement vers Zurich et la famille de son frère.

Fin mars, Fanny et les filles sont à Lausanne. En avril, toute la famille vient s'installer au-dessus de Lugano, à Luina di Pazzallo. "Immédiatement après ma condamnation, en 1872, je partis pour la

50 Descaves 639 / 266A. Il s'agit bien sûr d'Élie et Noémi. Après son expulsion en 1872, Élisée a toujours résidé en Suisse jusqu'en 1890. Les Élie Reclus ont quitté Zurich pour les États-Unis au printemps 1877. A la fin de la même année, ils sont à Londres. Fin 1879, et bien que les deux frères Reclus aient refusé l'amnistie partielle votée le 17 mars et dont ils bénéficient, Élie et Noémi viennent s'installer à Paris.

51 *Ibid.*, 093B. Léodile évoque son premier séjour en France depuis la Commune, fin 1881-1882, partagé entre le Poitou, et six mois à Paris, où elle tente, en vain, estime-t-elle après coup, de renouer les fils éditoriaux de ses publications.

52 Il s'agit du percement du tunnel ferroviaire du Saint-Gothard entrepris en 1872 et achevé en 1880, mené par l'*Entreprise du tunnel du Gothard* de l'ingénieur suisse Louis Favre. Les travaux ont été effectués simultanément à partir de la Suisse et de l'Italie ; c'est du côté italien, Airolo, que Léo travaille.

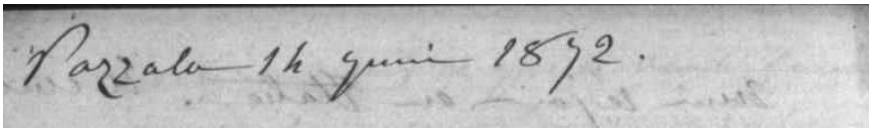
53 Descaves 612 / 07-09 (incomplet).

54 Au sud de Rome, sur les rives du lac d'Albano. Descaves 610 / 16-17.

55 "à la glace".

Suisse, que je traversai pour aller m'établir à la frontière du Tessin à Lugano. J'y demeurais dans une antique villa branlante sur les pentes de la montagne de San Salvatore", écrit en 1902 Élisée à Lucien Descaves [56]. Il se trouve à peu de distance des lieux que hantent Léodile et Benoît, et les visites ne tardent pas.

Le 14 juin, André Léo est près d'Élisée, et l'écrit à Noémi [57]:



"Plus heureuse que vous, je suis auprès des vôtres, et je ne puis vous dire quelle joie j'éprouve à les voir si bien portants, tous, si bien installés – au point de vue au moins de la beauté du site et des agréments de la campagne, tout ce qu'il faut pour l'été."

Viennent des visites des Zurichois, accompagnés de Léo, ce qui contraint Léodile à jongler, puisqu'elle voit son fils et ses amis dans le pays même où elle et Malon résident, sans dévoiler la présence de celui-ci, ou du moins le statut qu'il tient auprès d'elle.

Dans ces heureux espaces, auprès de sa famille retrouvée, Élisée renoue avec le fil de sa plume, et achève le premier état de l'ouvrage promis depuis longtemps à Hetzel, l'*Histoire d'une montagne*.

Ce répit ne dure pas. Enceinte, Fanny accouche en février 1874 d'un garçon, Jacques. Mais le médecin accoucheur, qui se glorifie de ne jamais se laver les mains avant une intervention, a transmis à la mère et à l'enfant la fièvre puerpérale. Fanny meurt le 14, son fils peu après. C'est pour Élisée une immense douleur, doublée par la crainte que Magali et Jeannie soient à leur tour atteintes.

"Je vis mourir ma femme et s'effondrer ma vie [58]."

La famille est dans l'inquiétude, on craint un suicide.

Cependant Élisée garde la face. Une lettre à son éditeur Hetzel, datée de Luina di Pazzallo, 11 mai 1874, ne souffle mot de la catastrophe. Ce n'est qu'en juin qu'Hetzel apprend le malheur, et l'évoque en post-scriptum, au moment de clore sa lettre du 15 de ce mois.

Pendant ce temps, Élisée est resté proche d'André Léo qu'on imagine amie attentive, dans la mesure où sa santé le lui permet. Car Élisée qui ne dit rien de lui entretient Hetzel de l'état physique de Léodile, qui n'est pas bon. De plus, il y a crise entre elle et Hetzel, car le moment est venu de publier en volume toutes les livraisons de la *Justice des choses* parues dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, qu'André Léo a dû accepter de signer d'un pseudonyme, *Lucie B.* Elle s'attend à voir rétablir son nom de plume, mais pour Hetzel, c'est chose impossible. Il s'en explique longuement dans la lettre du 15 juin à Élisée, déjà évoquée [59]. Entre lui et Léodile, la brouille est totale, depuis plusieurs mois elle ne répond plus à ses courriers, et il ne sait même pas où elle est.

"Je voudrais bien, mon ami, puisque vous voyez Mme Champseix, que vous m'aidiez si vous vous sentez d'accord avec moi sur ce point à dénouer un nœud qui au lieu de nous laisser unis nous a embrouillés tous les deux [60]." L'intercession d'Élisée a dû être positive, puisque l'ouvrage litigieux paraîtra l'année suivante, toujours sous la signature de *Lucie B.*

Mais la correspondance Hetzel/Élisée nous apprend aussi qu'à cette même époque André Léo a été bien malade. Est-ce le début, ou déjà une suite, de ces nombreux, et parfois graves, contretemps de santé qui parsèmeront plus tard sa vie à Formia ? "Madame Champseix a été fort malade d'un

56 Descaves 277 / 40.
57 Descaves 610 / 04.
58 Même lettre à Descaves, de 1902 (Descaves 277 / 40).
59 Publiée dans Federico Ferretti, *Élisée Reclus, Lettres de prison et d'exil*, 91510 Lardy, À la frontière, 2012, p. 109-114.
60 Lettre citée, p. 109-110.

rhumatisme elle a dû s'interdire le travail pendant des semaines [61]."

Élisée décide en juillet 1874 de quitter Luina di Pazzallo avec ses filles, et vient s'installer en Suisse romande, à La Tour-de-Peilz, au bord du lac Léman, puis, au printemps 1875 à Vevey, toujours au bord du lac. Le 10 octobre, il réitère la journée de juin 1870 à Vascœuil, en s'unissant à Zurich, devant un cercle de famille et d'amis (mais cette fois André Léo n'y est pas, et Malon non plus) avec Ermance Gonin (1826-1918), vieille camarade d'excursions et lointaine cousine, puisque veuve du pasteur Jean-François Trigant-Beaumont. À l'automne 1879, la famille s'installe à Clarens, près de Vevey, dans une grande maison dont Ermance a financé la construction.

Cette époque du séjour en Suisse romande est celle où commence à paraître l'œuvre majeure d'Élisée, la *Nouvelle géographie universelle*, à laquelle collaborent en particulier l'ancien communard Gustave Lefrançais et le prince anarchiste Pierre Kropotkine, précieux pour sa connaissance de la géographie de la Russie d'Asie.

Et retour à la famille Champseix

Au printemps 1873, André Champseix, qui achève sa deuxième année à Grand-Jouan, prend la décision de poursuivre ses études en Italie. L'échéance du service militaire se profile, et André ne veut pas être le soldat d'un régime qui a écrasé la Commune. Le choix se porte sur l'école d'agriculture de Milan, l'une des meilleures en Italie.

Le moment est venu pour André Léo de faire savoir à ses amis qui n'en sont pas encore informés, et à ses fils, qu'elle vit désormais en ménage avec Benoît Malon. À partir du moment où André sera à Milan, ce sont au plus quelques dizaines de kilomètres qui le sépareront des lieux suisses et italiens que pratiquent Benoît et Léodile. André Léo rédige une sorte de circulaire pour un cercle d'amies, et écrit à ses enfants. André qui aime bien Malon doit accueillir avec joie la nouvelle, Léo reste plus en retrait et dans une lettre de juin 73 à André, Léodile s'inquiète de savoir s'il a des nouvelles de son frère qui reste silencieux envers elle.

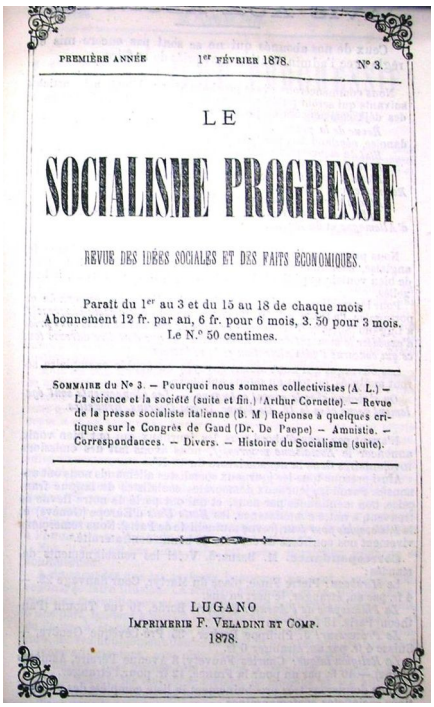
Y a-t-il à ces dates une célébration à la manière Reclus ? Pas de mariage conventionnel devant maire et curé, mais une union républicaine aurait-elle eu lieu ? On voudrait bien, ici ou là, que tel soit le cas, mais aucun indice concret ne vient corroborer la chose. Et comme le disait en juin 70 Élisée, "Notre vrai mariage date du jour où nous avons eu la pensée d'associer nos deux existences".

La décision est prise : lorsqu'André vient en octobre 73 commencer ses cours, c'est le trio Léodile-Benoît-André qui s'installe à Milan. Malon va en profiter pour se livrer à une diffusion de brochures socialistes, italiennes et françaises, qui vont le conduire à être expulsé vers la Suisse en janvier 76. André Léo se partage alors entre son fils resté à Milan, et Malon désormais installé à Lugano.

Mais les proscriptions, dans ce royaume d'Italie de formation récente, n'ont pas une portée universelle, et quand André Champseix, qui a achevé son cursus à Milan, et veut le compléter par une année de chimie à Palerme, prend la direction de la Sicile, c'est de nouveau le trio reconstitué qui est de la partie. Cependant l'ombrageux préfet de Palerme voit d'un mauvais œil l'arrivée de Malon sur ses terres. Il l'expulse à son tour en janvier 77, cette fois vers la Tunisie. Malon écourte le voyage en s'arrêtant en Sardaigne, où Léodile le rejoint, et où le préfet est d'une autre humeur que son confrère sicilien. Occasion pour André Léo de s'imprégner de l'atmosphère sarde d'où elle tirera trois romans, *Grazia* (1878), l'*Épousée du bandit* (1879) et la *Belle fille de Quartu* (1889).

Tandis qu'André achève ses études palermitaines, Léodile et Benoît remontent vers la Suisse ; ils s'apprêtent à publier à Lugano une nouvelle revue, le *Socialisme progressif*, qui commence à paraître en janvier 78 sous la direction de "B.M." et de "A.L.".

61 Lettre du 11 mai 1874, déjà évoquée. Toujours dans Ferretti, p. 108.



PREMIÈRE ANNÉE 1er FÉVRIER 1878. N° 3.

LE

SOCIALISME PROGRESSIF

REVUE DES IDÉES SOCIALES ET DES FAITS ÉCONOMIQUES.

Paraît du 1er au 3 et du 15 au 18 de chaque mois
Abonnement 12 fr. par an, 6 fr. pour 6 mois, 3. 50 pour 3 mois.
Le N.° 50 centimes.

SOMMAIRE du N° 3. — Pourquoi nous sommes collectivistes (A. L.) — La science et la société (suite et fin.) (Arthur Cornette). — Revue de la presse socialiste italienne (B. M.) Réponse à quelques critiques sur le Congrès de Gand (Dr. De Paepe) — Amnistie. — Correspondances. — Divers. — Histoire du Socialisme (suite).

LUGANO
IMPRIMERIE F. VELADINI ET COMP.
1878.

Cependant le cœur n'y est plus, non au socialisme, mais à la vie conjugale qui, le confie ici et là Léodile, bat de l'aile depuis un moment. Seule la volonté de sortir cette nouvelle revue a prolongé leur vie commune. En avril, c'est fini : André Léo s'inquiète pour l'avenir d'André qui a achevé ses études sans trouver (ou peut-être en éludant un peu) des perspectives de travail, et décide de prendre les choses en main, en France ou en Italie, lieux où Malon est proscrit et ne peut les suivre.

Vont commencer quelques mois d'errance, vers Florence, sur la plaine du Pô, dans la périphérie romaine, jusqu'à la décision prise dans le second semestre de 1879 de s'installer à Formia [62]. L'achat d'un domaine à Formia, Léodile le dira plus tard dans son testament, s'est fait à parts égales pour la mère et le fils, André Léo comptant qu'André va se prendre au jeu et travailler sur la nouvelle propriété. Espoir déçu. Dans le même testament, elle laisse entendre qu'André s'entendait bien à la théorie agricole, mais qu'il n'avait guère envie de mettre la main à la bêche. Après un an passé sur place avec sa mère (de mars 80 au printemps 81), il repart pour la France, résolu à trouver un métier et une épouse, et à en payer le prix en effectuant préalablement son service militaire.

Dans ces mêmes temps, Léo a quitté le chantier du Gothard, maintenant terminé, et la Suisse. Il travaille en France comme ingénieur auxiliaire des ponts-et-chaussées. On va le retrouver sur la nouvelle voie ferrée en construction, de Limoges à Brive, puis dans une société qui entreprend la mise en valeur de la Crau, et enfin, en juin 84, il part pour un nouveau chantier, celui du viaduc en construction sur le Douro, près de Porto.

Du côté d'Élisée

Après de longues années helvétiques, Élisée quitte en 1890 la Suisse pour la France. Ermance et lui résident pendant plusieurs années dans la région parisienne puis, en 1894, il part pour Bruxelles où une chaire lui a été offerte à l'Université libre (ULB). Mais malheureusement, les administrateurs de l'ULB, s'ils sont (ou se veulent) libres-penseurs et athées, ont conservés bien des préjugés bourgeois. Vu de près, un Élisée Reclus qui professe une adhésion à l'anarchie et fraie peut-être avec des tenants de la "propagande par le fait" [63] n'est pas un collègue recommandable. Une crise à cette époque secoue l'ULB et va mener à la création d'une nouvelle instance universitaire, l'*Université nouvelle*. C'est là qu'Élisée enseignera plusieurs années, ainsi que son frère Élie et des

62 Comme on le sait, gros bourg proche de Gaëte, à mi-chemin de Naples et de Rome. (Cf. Jean Pierre Bonnet, *L'Italie de la solitude et de l'exil, André Léo à Formia*, dans les *Vies d'André Léo*, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 93-108.

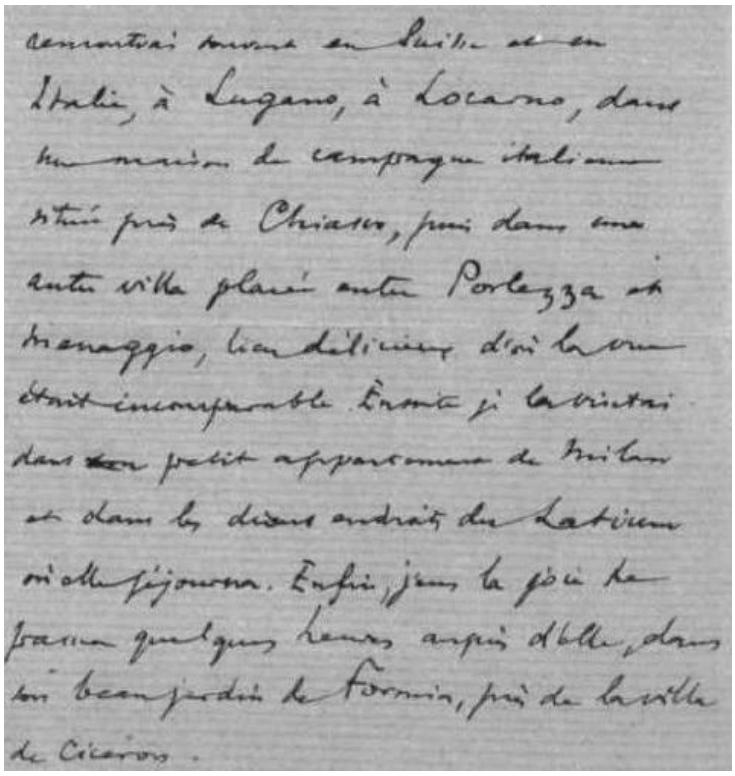
63 Anarchistes partisans des méthodes violentes.

démissionnaires de l'ULB.

Élisée, dont la santé est devenue chancelante, va passer la fin de sa vie à Bruxelles.

Au cours de ces années, Léodile et lui se sont-ils revus ? Une chose est sûre : entre eux, la correspondance se poursuit, même si nous n'avons rien ou presque du côté d'André Léo, et qu'il n'est pas sûr que nous connaissions pour cette époque toutes les lettres d'Élisée.

Une pièce est à verser au dossier, la lettre d'Élisée à Lucien Descaves, déjà évoquée plus haut [64] à l'occasion de l'accident et du décès de Grégoire Champseix.



[Je la] rencontrai souvent en Suisse et en Italie, à Lugano, à Locarno, dans une maison de campagne italienne située près de Chiasso, puis dans une autre villa placée entre Porlezza et Menaggio, lieu délicieux d'où la vue était incomparable. Ensuite je la visitai dans son petit appartement de Milan et dans les divers endroits du Latium où elle séjourna. Enfin, j'eus la joie de passer quelques heures auprès d'elle, dans son beau jardin de Formia, près de la villa de Cicéron.

C'est un bon panorama des logis de Léodile, qui, à la fois, n'est sans doute pas complet, mais en même temps dévoile des lieux pour nous peu ou pas connus, dont l'exploration reste à faire.

Il est probable que la rencontre à Formia est antérieure au départ d'Élisée pour Paris. Il ne dit rien des lieux habités par André Léo à partir du moment où (en 1891, peut-être dès la fin 1890) elle s'installe de plus en plus en France, c'est-à-dire à Lhommaizé.

Et demeure la suite de la correspondance, lacunaire comme je l'ai dit : quelques traces de Léodile, et sans doute pas tout d'Élisée, mais qui va nous conduire presque jusqu'aux derniers jours d'André Léo, puisque la dernière lettre qu'elle ait reçue (ou conservée) est du 4 avril 1900 [65].

On y trouve au 9 avril 1897 une nouvelle qui est, comme on aime dire aujourd'hui, "glaçante".

Quand André Léo songe au suicide [66]

De retour à Bruxelles après avoir accompli un éprouvant voyage à Menton pour "rendre les derniers devoirs [...] à ma très chère, très aimée, très bonne fille Jeannie", morte d'épuisement en couches, Élisée trouve, début avril 1897, une bien triste nouvelle : André Léo envisage le suicide [67].

Est-ce dans cette perspective qu'elle a mis de l'ordre dans ses affaires en rédigeant son testament le 3 janvier précédent ?

64 Cf note 21, cote Descaves 277 / 44-45 (ici cliché 45).

65 Descaves 611 / 29B. Nous rappelons qu'André Léo est décédée le 20 mai 1900.

66 Tout cet épisode est évoqué par Alice Primi dans sa présentation du testament d'André Léo du 3 janvier 1897, sur le site de l'Association André Léo : http://www.andreleo.com/IMG/pdf/TestamentCreteil_Texte_et_introduction.pdf

67 Descaves 611 /18B-20A.

Élisée ne cherche pas à la dissuader, il parle même technique : “[19B] Je viens de consulter un chimiste. Il me dit de la façon la plus affirmative, comme un fait scientifique indiscutable, que la substance en question ne perd jamais aucune de ses vertus [quelles vertus !]. N'avons-nous pas aussi la ciguë de Socrate ? Enfin, s'il est difficile de se procurer des poisons [20A] chez le pharmacien, les photographes les achètent par kilos chez les droguistes”.

Cependant, il vient de lui dire “[19A] Hélas ! je ne me sens pas le droit de donner des conseils. En principe, je [19B] souhaite que les lutteurs luttent jusqu'au bout. Ta conscience te dit que tu as l'amour du bien, la passion de la justice, et dans ce cas, n'avons-nous pas droit à ta parole, à ton influence, à ton souffle de vie, même à un râle, qui augmenterait notre avoir de bonté dans la grande lutte ? Mais je n'ai pas le droit d'insister. ‘Fais ce que veux !’ et que ta mémoire soit bénie.”

Et il conclut [20A] : “J'ai regret, j'ai grand chagrin à parler de ces choses, car j'aime bien la vie, et que de morts je serais heureux d'évoquer du tombeau !”

Les dures dernières années

Nous savons que Léodile ne s'est pas suicidée. Mais, dans ces dernières années du siècle, bien lourde est sa vie.

Léo que nous avons laissé en route pour le Portugal n'a pas tenu longtemps. La maladie le ronge. Il s'est réfugié à Formia auprès de sa mère à qui il fait vivre un enfer avant de décéder le 30 mars 1885. André qui a poursuivi sa route dans l'enseignement de la chimie en écoles d'agriculture, et qui s'est marié le 18 novembre 1889 avec Laure Malézieux, est tombé à son tour malade et meurt à Nice, le 22 mars 1893, dans les bras de sa mère qui vient de quitter Formia sans retour.

Elle a pensé déjà depuis plusieurs années consacrer le reste de sa vie active à s'occuper, à la Bussière, avec sa cousine Emma, de l'accueil des enfants perdus envoyés par l'*Union française pour le sauvetage de l'enfance*. Mais en juillet 1894, tout est fini : Emma vient de décéder brusquement. La Bussière passe en d'autres mains [68], et Léodile qui occupait, sans doute depuis l'année 1891, le premier étage de la maison, doit partir. Elle n'a plus de logement en France.

C'est certainement son vieil ami Paul Lacombe [69], résidant à Charenton, qui lui trouve un havre, à Charenton d'abord, puis dans la commune voisine de Saint-Maurice, au 13, rue des Épinettes. André Léo n'est plus maintenant en mesure d'assurer un loyer à Paris. Saint-Maurice n'est pas une lointaine banlieue, mais la commune est mal desservie, et les amis qui songent à venir la voir se plaignent du temps qu'il faut consacrer au déplacement.

Comme le rappelle Alice Primi dans l'introduction au testament d'André Léo, déjà évoquée [70], “elle n'a publié aucun roman depuis le *Petit Moi* (1892), aucun texte polémique depuis son discours sur la Commune de 1871, et n'a signé aucun article depuis 1880 [71]”. Elle qui n'a sans doute jamais cru à une action purement politique, guère à une action sociale impossible à conduire si le terrain national n'est pas porteur, qui a cru un temps à une œuvre éducative, qu'elle n'a pas pu conduire à bien, qui a reporté sur son œuvre écrite les ferments d'une pédagogie qu'elle avait échoué à pratiquer en ouvrant une école, mais qui a vu peu à peu son inspiration éthique, philosophique, éducative, étouffée par les exigences de patrons de presse qui lui demandaient de plus en plus une pure littérature de divertissement, avant de cesser de publier ses œuvres [72], ne se voit plus d'avenir. Elle a pendant douze ans porté à bouts de bras la terre de Formia, ce qui n'a plus de sens pour elle après le décès d'André [73] ; elle a reporté sur le discret et dur travail d'accueil d'enfants cassés par la vie une

68 Celles de Henri Rollet, qui a consacré sa vie aux enfants en perdition, et à qui Emma a légué tous ses biens.

69 Cf. note 28.

70 Cf., ci-dessus, note 66.

71 Ce que nous savons aujourd'hui n'être pas entièrement vrai. Ainsi a-t-elle publié successivement deux articles en 1896 dans la *Petite République,* le 22 octobre, *Une révolution à faire*, et le 13 novembre, *l'Union libre*.

72 Son long compagnonnage avec le journal le *Siècle* se rompt après les *Rapaces*, en 1887. Le *Temps* lui a pris en 1889 son roman sarde, la *Belle fille de Quartu*, mais refuse le suivant, parce que, italien encore, il est trop exotique...

73 On peut considérer que, si elle ne vend pas, c'est que les cours des agrumes que produit la terre de Formia se sont effondrés, et par suite la valeur du sol. Elle souhaite dans son testament qu'une remontée des prix permette un jour

perspective d'avenir que ses tâches entreprises depuis les années 1860 lui avaient successivement refusée, mais, comme on l'a vu, cette voie nouvelle vient de tourner court. Elle se retrouve isolée, et sans emploi, dans ce logement de Saint-Maurice dont l'organisation paraît avoir été minimaliste [74].

On comprend qu'elle ait pu envisager d'interrompre ce triste cours des choses.

Et puis, d'une façon presque inattendue, vient un regain. Coup sur coup, Léodile publie un roman d'éducation, la *Famille Audroit* (1899) et deux essais, *Coupons le câble* (1900) et *En chemin de fer* (1899), que j'ai placé en dernier, car c'est pour moi le testament moral et militant d'André Léo.

Dans un wagon (d'où le titre) se rencontrent M. André (on voit de qui il s'agit), jeune socialiste qui vient passer quelques temps au pays, et le Père Bonhomme, paysan fruste, mais intelligent et fin. C'est (surtout dans une grande première moitié) un échange par questions et réponses où passent toutes les idées, le cœur d'André Léo, et que j'aurais envie d'appeler un catéchisme laïque et humaniste. Et, puisqu'il y a un semblant d'histoire, elle s'achève dans un accident de chemin de fer.

À ces publications, ses amis réagissent, le clan nancéien, Mathilde et Charles Keller, Élise Chalon (et pour cause, ce sont eux qui ont publié *En chemin de fer*). Élisée lui écrit le 4 novembre 1899 [75]: “ ‘Coupons le câble !’ Ah oui, coupons le. Mais si nous devions compter pour cette œuvre si urgente sur l'appui d'un gouvernement quelconque, socialiste ou autre, nous attendrions longtemps”.

J'ai tort de dire qu'*En chemin de fer* est un testament, car je suis persuadé qu'après ces publications, Léodile continue d'écrire. Quoi ? Nous ne le saurons sans doute jamais, puisque rares et beaucoup plus anciens sont les inédits qui sont parvenus jusqu'à nous dans ses archives. *Coupons le câble* achevé, elle a entrepris une autre œuvre, elle n'a pas vu venir la mort qui l'a surprise une plume à la main.

9 mai/8 juin 2018

une vente qui soit, en regard de tout l'argent et les efforts investis, autre chose qu'une liquidation à perte.

74 Sa fidèle amie, depuis la fin des années 1860, Élise Grimm-Chalon, qui enseigne à l'époque à l’École normale de jeunes filles de Nancy, mais vient de temps à autres à Paris, et a réussi à pousser jusqu'à Saint-Maurice, rentre presque terrifiée de sa visite. Un détail ! Léodile, qui probablement dort mal, lit et écrit dans son lit. Mais elle n'a pas de table de chevet : elle a placé son bougeoir sur son lit, et pour y voir plus clair, l'a juché sur un gros dictionnaire. Et si survient le sommeil, ou un malaise ? Mais non, pas plus qu'elle ne s'est suicidée, André Léo n'est morte brûlée vive dans son sommeil.

75 Descaves 611 / 50.